"Souvenirs du Fourrier Soleil, 88e de ligne"

(Compilation de Jean-Pierre Hyvron avec l'autorisation de Philippe Meunier)

Voici un texte parfaitement original dans tous les sens du terme.
Il s'agit de notes prises aucours de ses campagnes sous l'Empire par le Fourrier Jean-Claude Soleil, conscrit de 1806 au 88e régiment de ligne, qui le menèrent de Pologne en Espagne et enfin à Waterloo.

Ce brave les communiqua ensuite, accompagnées d'explications, à un parent désireux d'en faire un livre intitulé "Histoire de mon cousin", qui dût rester confidentiel car voici peu Philippe Meunier le retrouva dans la maison familiale sous la forme manuscrite d'époque.

Il s'en ouvrit à Jean-Pierre Hyvron qui s'offrit pour "déchiffrer" le texte manuscrit et le saisir en traitement de texte afin de l'envoyer à votre serviteur sous une forme utilisable dans le but de publication sur Planète Napoléon qui est fier de vous proposer cette exclusivité.

Diégo Mané, Lyon, Mars 2010

Avertissement de mon cousin, en m'envoyant les mémoires à l'aide desquels j'ai composé son histoire.

Les brouillons que je vous envoie ne vous fourniront probablement pas les sujets assez intéressants pour en faire ce que vous désirez; car mes moments étaient trop courts lorsque je prenais mes notes, surtout en Espagne, et j'étais trop souvent dérangé. Et puis d'ailleurs, vous le savez, je ne suis pas un écrivain fort érudit.

Toutefois, je fais connaître qu'à l'époque où je servais, les soldats ne moisissaient pas à la caserne, et qu'il fallait avoir plus de courage que de dévotion. Certes, je n'étais pas d'humeur à rire lorsque j'étais blotti derrière la porte d'entrée d'une cour à Badajoz (voyez chap. 11 page 57 et suivante). Je n'étais guère plus gai lorsque quelques jours après un adjudant-major portugais me menaçait de me décrasser la figure avec du plomb parce que je refusais de servir sous les drapeaux de sa nation (voyez chap. 11, page 63 et 64).

Loyes; 18 avril 1854 (Pont de Chazey) JC Soleil

Histoire de mon cousin
Chapitre Ier

Introduction--Ma naissance--Je suis soldat--Je quitte mon village--
Arrivée à Strasbourg--Départ pour la Grande armée--
Francfort et Marbourg==

Noble débris de la bataille de Waterloo, ancien militaire de l'Empire, je commence par annoncer que le récit que je veux faire connaître n'est certainement pas ? (mot illisible). Tous les détails sont exacts, authentiques et en même temps pleins d'intérêt. C'est à titre de récit historique que je veux parler des choses dont j'ai été témoin oculaire et auxquelles j'ai pris part moi-même depuis 1806 à 1815. Je ne dirais que la vérité sans rien y ajouter.

On a dénigré l'armée française surtout en 1815; on n'a pas rendu justice à l'héroïsme qu'elle avait déployé dans les guerres de la République et de l'Empire: le peuple français a su lui l'apprécier dans tous les temps, même après la bataille de Waterloo, en déplorant les trahisons des misérables qui ont été la cause de la perte de cette valeureuse armée.

Captif sur les pontons et dans les prisons de terre en Angleterre pendant 2 années et six mois, j'ai pu juger par une triste et cruelle expérience des tortures que le gouvernement britannique infligeait à nos malheureux prisonniers.

Le récit que je vais faire de nos aventures, de nos combats, de nos souffrances, reproduit à la fois le côté glorieux et le côté sombre de l'histoire de l'armée française pendant l'une des plus brillantes époques des annales de la France.

Depuis 1793, pendant la République et l'Empire, il fallait assurément des armées nombreuses pour faire face à tous les ennemis, car ils étaient eux-mêmes en très grand nombre, non seulement à l'extérieur, mais encore dans l'intérieur de la France; néanmoins nous avons été victorieux, et pour ainsi dire maîtres de toute l'Europe.

Il fallait à l'Empereur Napoléon, à ce vaillant capitaine, des hommes courageux, des soldats vraiment dévoués pour défendre notre chère patrie que les puissances étrangères menaçaient d'envahir et de se

partager. Mais à cette époque, le patriotisme était la vertu favorite de tous les vrais Français et nous voulions tous et à tout jamais soutenir nos droits et notre liberté jusqu'à la mort. En général, les jeunes gens qui allaient servir la patrie, préféraient plutôt perdre la vie que devenir Russes ou Autrichiens; Enfin le mot qui servait de refrain alors était qu'il fallait mourir pour la patrie.

Né dans un petit village de la Franche-Comté le 1er décembre 1785 mon sort arriva en 1806 , et au mois d'octobre de cette année je partis de la petite maisonnette de mon père pour me rendre au département. On me désigna pour le 88e régiment de ligne dont le dépôt était à Strasbourg, et on nous envoya de suite dans ce dépôt. Toutefois je le dirais sans honte, je n'avais pas quitté sans regret le toit qui m'avait vu naître, et les larmes avaient coulé de mes yeux en faisant mes adieux à mes parents et à mes amis. On n'ignorait pas alors que tous les jeunes gens qui partaient pour l'armée étaient journellement exposés à perdre la vie et presque sans espoir de revoir jamais leur famille; néanmoins ces jeunes soldats disaient ensemble pour se consoler qu'ils allaient aider à mettre nos ennemis à la raison et les forcer à faire une paix honorable et profitable à la France. Cette seule idée nous encourageait.

Le jour même que le détachement dont je faisais partie arriva au dépôt du 88e, on nous donna à chacun un fusil, de calibre, une giberne, un sac de peau, des habits de petite tenue, et une capote de gros drap gris, et le lendemain matin sans perdre de temps, on fit partir une partie de notre détachement pour aller rejoindre le régiment à la grande armée, qui était déjà en Prusse, de l'autre côté de Berlin, et dont l'aile droite s'étendait jusqu'à Varsovie, capitale de la Pologne. Nous n'ignorions pas, que malgré nos conquêtes, les rangs dans notre armée s'éclaircissaient sensiblement et qu'il fallait nécessairement remplacer les hommes tués et blessés pour compléter les compagnies dans les régiments qui s'étaient battus dans cette campagne une des plus glorieuses pour la France. On fit donc partir tous les conscrits qui se trouvaient alors dans les dépôts.

Les hommes qui restaient dans Strasbourg avaient un service pénible à faire, sur les bords du Rhin, et puis, il fallait aussi exercer ces hommes et c'est à quoi on s'occupait tous les jours: on leur faisait faire l'exercice deux fois par jour, et en peu de temps on leur faisait exécuter la charge en douze temps et dix-huit mouvements;

mais la pratique à cette époque valait bien mieux que la théorie. Il n'y avait pas encore quinze jours que nous étions arrivés à Strasbourg lorsque l'ordre fut donné d'envoyer à l'armée tous les jeunes gens qui se trouvaient dans les dépôts. Cet ordre était général pour tous les régiments; il s'agissait donc de les faire partir de suite.

Quelques jours après mon arrivée à Strasbourg j'avais fait connaissance d'un ancien capitaine, qui avait été en recrutement et venait d'arriver aussi à notre dépôt. Ce capitaine après m'avoir interrogé assez longuement me dit que nous étions parents; il me déclina le nom du village où il était né et où était sa famille ; ce village n'était qu'à une petite lieu du mien. Cet officier, excellent enfant, me témoigna beaucoup d'amitié; il m'affectionnait tellement qu'il ne voulait pas que je partisse avec le détachement qu'on allait envoyer à la grande armée et il me conseilla de faire le malade et d'entrer à l'hôpital comme interne me promettant que quand le détachement serait parti, je sortirais alors de l'hôpital, et qu'il me ferait passer fourrier. J'étais jeune alors, par conséquent sans jugement et sans expérience, je craignis de passer au vis-à-vis de mes camarades pour un poltron et pour un lâche, et ne voulus pas suivre les avis que ce digne capitaine me donnait dans mes intérêts. Celui-ci voyant ma détermination me dit que j'avais tort de partir et que plus tard je m'en repentirais: il avait dit vrai, ceux qui restèrent au dépôt et qui avaient un peu d'instruction, vinrent nous rejoindre à la grande armée au bout de quelques mois, avec les épaulettes d'officiers, tandis que je n'étais que fourrier; j'avais donc perdu mon avancement par ma faute.

Lors de mon départ de Strasbourg je fus recommandé par mon protecteur à un lieutenant nommé Sébile qui était aussi de la Franche-Comté lequel était chargé de nous conduire au régiment qui se trouvait alors en Pologne. Ce lieutenant eut pour moi mille égards et mille attentions dans notre route depuis Strasbourg jusqu'à Mayence, près de laquelle ville nous arrivâmes au mois de novembre 1806. On nous fit prendre des cantonnements dans les villages voisins, en attendant des détachements de jeunes soldats de divers régiments destinés à former ensemble un régiment provisoire et ensuite une division avec d'autres régiments qui étaient dans Mayence. M. Sébile me fit nommer fourrier provisoire dans la compagnie qu'il commandait et lorsque l'organisation de cette division fut faite on nous fit à Mayence passer le Rhin sur un pont volant, et dans la même journée nous allâmes coucher à Francfort-

sur-le-Main où nous restâmes quelques jours pour y attendre d'autres régiment qui devaient faire partie de notre division, puis ensuite former un coprs d'armée avec d'autres divisions qui étaient à quelques lieues devant nous et aller ensuite protéger les équipages qu'on envoyait en Pologne et qui devaient passer par Berlin. Ce corps d'armée ne se réunit qu'à Marbourg, mais il arriva sur ces entrefaites dans cette ville une grande quantité de prisonniers prussiens, qu'il fallut conduire en France. Notre grande armée avait tellement battu et mis en déroute l'armée prussienne qu'elle ne put se rallier que quand elle eut rejoint les Russes qui étaient déjà dans la Pologne. L'armée française poursuivait fortement les Prussiens de sorte qu'ils furent réduits à quelques mille hommes seulement de toute leur armée. Les régiments de la garde du roi de Prusse furent presque tous faits prisonniers et conduits en France; il fallut donc prendre des compagnies de notre division pour aller escorter ces prisonniers de l'autre côté du Rhin, et ces compagnies devaient ensuite venir nous rejoindre à Marbourg.

Histoire de mon cousin
Chapitre 2e

Départ pour la Bohême --on nous mande à la Halle--à Hesse-Cassel--
Nous battons les Suédois--Nous nous cantonnons à Suthanne--
ordre de marche contre les Russes--Notre arrivée en Pologne--
Misêre de ces paysans dans ces contrées--Bravoure de Cambronne--
Les Russes prennent leur revanche--on nous dresse une embuscade
-- on fait la paix--Thikotine ==

Nos compagnies étant rentrées nous partîmes de Marbourg pour aller dans la Bohême où les habitants se révoltaient contre les soldats français qui y étaient en cantonnement et y attendaient des ordres pour aller rejoindre la grande armée. Nous étions alors dans pour aller dans la Bohême où les habitants se révoltaient contre les soldats français qui y étaient en cantonnement et y attendaient des ordres pour aller rejoindre la grande armée. Nous étions alors dans les premiers jours du mois de janvier 1807; il y avait beaucoup de neige dans ce pays de montagnes et il y faisait un froid rigoureux dans ce moment-là; mais lorsque nous arrivâmes les Bohémiens parassaient bien soumis aux Français; toutefois ce n'était qu'une fausse soumission, car il se faisait dans l'ombre une organisation d'une insurrection pour égorger tous les Français qui se trouvaient dans cette contrée et même dans les contrés voisines.

Fort heureusement que notre général fut informé du complot des Bohémiens; comme le coup devait se faire pendant la nuit, il donna dans la matinée du jour qui précédait la nuit où devait avoir lieu l'insurrection ordre à tous les soldats de se coucher tout habillés, la tête sur le sac, la giberne au dos et la bretelle du fusil au bras gauche afin qu'au premier coup de signal on fut sous les armes et prêts à se défendre si d'aventure on était attaqué. Les paysans s'aperçurent de nos précautions, ils virent bien que nous avions été prévenus de leus mauvaises intentions et ne firent aucune tentative dans les villages que nous occupions.

Mais il n'en fut pas de même dans la ville de Halle et dans les villages voisins de cette ville, car on s'y était battu toute la nuit où nous devions être égorgés. Les Français qui étaient dans ces cantonnements furent vainqueurs et soumirent par la force les habitants qui s'étaient révoltés et on les fit contribuer de manière à les punir comme ils méritaient de l'être. Nous partîmes le lendemain de grand matin pour aller à la Halle au secours de la garnison de cette ville insurgée, et lorsque nous y fûmes il nous arriva plusieurs régiments de France qu'on appelait les Légions parisiennes les Rouges et les Verts. Deux ou trois jours après il nous arriva aussi une division d' Italiens et de Piémontais qui nous remplaça à Halle, de sorte que nous sortîmes de suite de cette ville pour retourner à Marbourg où nous fîmes séjour.

Ce fut alors que nous reçumes l'ordre d'aller à Hesse-Cassel; nous y restâmes quelques jours et nous apprîmes qu'une huitaine auparavant on avait tué un factionnaire dans sa guérite, tandis qu'il montait pendant la nuit la garde devant le palais royal; on soupçonna que ce soldat français avait été assassiné par des paysans d'Hesse-Cassel. On nous fit partir de cette dernière ville pour aller à Berlin, capitale de la Prusse, où nous croyions séjourner pendant plusieurs jours. Mais le lendemain de notre arrivée, nous reçumes l'ordre de nous mettre en marche pour aller à la rencontre de l'armée suédoise qui venait sur Berlin pour s'emparer de nos convois et couper "le derrière" de notre grande armée qui était déjà entre Varsovie et Ostrolenka. Le général suédois sachant que nous étions en force et que nous marchions pour aller l'attaquer s'arréta à quelques lieues de la ville d' Anclame (Anklam) dans une position très avantageuse pour y attendre le combat; nous attaquâmes néanmoins sur plusieurs points l'armée suédoise afin de la débusquer de cette position et quoique notre troupe ne fut composée presque que de

recrues, nous mîmes la première ligne de l'armée ennemie dans une déroute complète. Les Suédois se voyant battus demandèrent une suspension d'armes, qui leur fut accordée par le maréchal moyennant une rançon convenable.
On nous fit prendre des cantonnements à Anclame (Suède) ainsi que dans des villages voisins de cette ville maritime, mais nous n'y restâmes pas longtemps, car nous reçumes l'ordre d'aller, le plus promptement possible, rejoindre nos régiments respectifs, à la grande armée, où on attendait tous les régiments provisoires formés à Mayence afin qu'après leur arrivée nous pussions attaquer les Russes qui avaient établi leur ligne le long de la Memmel depuis Ostrolenka à Tilsit. Nous tenions l'autre rive de la Memmel, rivière qui nous séparait de l'armée russe. Cet ordre reçu, nous nous mîmes en marche et nous passâmes par Thorn, ancienne capitale de la Prusse, puis nous nous dirigeâmes du côté de Francfort-sur-l'Oder, et nous arrivâmes à Ostrolenka dans le courant du mois d'avril 1807; nous avions laissé la ville de Plock sur notre gauche et Warsovie sur notre droite.

Nous voilà donc arrivés dans cette malheureuse Pologne, pays alors dépourvu de toutes ressources; les vivres y manquaient depuis déjà longtemps. Le pain de munition venait de Warsovie et de Plock, on donnait en ce moment-là un pain de trois livres pour 16 hommes par jour, et cette distribution ne se faisait pas régulièrement tous les jours, car on était souvent plusieurs jours sans recevoir de pain. Il est inutile, après cet exposé de dire qu'il nous fallait forcément jeuner souvent et pour surcroit de peines et de misères nous couchions dans des bivouacs établis sur un sable mouvant; il fallait, pour empêcher la trop grande humidité prendre la précaution de mettre des branches d'arbre et de l'herbe sèche sur ce sable mouvant et faire de grands feux dans les bivouacs pour nous défendre de la gelée pendant les nuits qui étaient encore très longues et surtout très froides; le bois ne manquait pas pour ces opérations, le pays où nous étions en était abondamment pourvu.

Notre état-major était logé dans de pauvres villages où l'on ne trouvait pas un matelas pour se coucher de sorte que les officiers n'étaient guère mieux que le soldat quoique ce derniers fut toujours couché à la belle étoile sur la terre nue et en face d'un ennemi très nombreux. Les Russes envoyaient la nuit des petits détachements pour attaquer nos postes avancés et égorger nos vedettes, ils nous tuaient journellement des factionnaires qu'ils surprenaient le long de la rivière.

Le gospodard, ou paysan, toujours si malheureux en Pologne, l'était bien davantage encore depuis que les armées russes et les armées françaises avaient épuisées toutes les ressources de ce malheureux pays; et puis d'ailleurs, il n'y a presque jamais de ressources en Pologne, parce-que les seigneurs jouissant de tout tiennent le paysan sous un despotisme très dur et très humiliant. Il y avait déjà plus de cinq mois que ces contrées là étaient le théatre de la guerre, les Russes, les Prussiens et les armées françaises y étaient passés tour à tour et avaient tout consumé. On y trouvait pourtant encore quelques pommes de terre que les paysans avaient caché dans des trous qu'ils avaient creusé dans le sable le plus sec, et ces trous étaient três difficiles à trouver parce-qu'ils étaient profonds et que le terrain était bien nivelé sans qu'on aperçut aucune aspérité. Ces pauvres gens mourraient de faim et de misère, et lorsqu'ils pouvaient nous voler nos vivres ils le faisaient sans aucun scrupule.

Nous n'étions pas non plus, nous autres, sans misère et sans inquiétude sur notre sort; les Russes étaient beaucoup plus nombreux que nous et puis d'ailleurs ils étaient près de leur pays et pouvaient facilement tirer des vivres de la Russie en les faisant suivre les derrières de leur armée; tandis que nous éloignés de la France nous nous trouvions chaque jour dans un plus pressant besoin et une plus grande pénurie.

Je disais tout-à-l'heure que l'ennemi qui était en face de nous de l'autre côté de la rivière qui nous séparait et que l'on pouvait passer à gué dans plusieurs endroits nous tuait souvent des vedettes: nous attendions donc dans cette position le moment de recommencer les hostilités, espérant toujours être vainqueurs et aller dans un meilleur pays que celui où nous nous trouvions, et en attendant les ordres de nos chefs nous nous occupions à fortifier notre position par des redoutes que nous construisions avec des fascines et des gabions remplis de sable, sous la direction de Cambronne qui était notre chef de bataillon. Ces redoutes nous étaient assurément d'un grand secours pour nous défendre contre un ennemi qui était au moins trois fois plus nombreux que nous, dans le cas où il viendrait nous attaquer.
Cambronne n'avait pas vu sans indignation la conduite des Russes, il résolut de se venger à la premiêre occasion des alertes qu'ils nous avaient données et de leurs faire connaître que les Français sont ennemis même en temps de guerre du brigandage et de l'assassinat.

Pour exécuter son dessein, il choisit une nuit très obscure, et commanda à quatre grenadiers de sa compagnie qui s'étaient généreusement offerts à l'accompagner sans savoir toutefois où il voulait les conduire, de prendre des torches, de l'amadou et un briquet afin de faire du feu lorsqu'ils en auraient besoin.

Il partit donc accompagné de ces quatre grenadiers qui se rendirent avec lui en silence sur le bord de la rivière qui nous séparait des Russes. On était alors dans la saison rigoureuse de l'hiver, pourtant la glace sur cette rivière n'était pas assez épaisse pour que l'on put passer dessus sans danger, quand on fut au bord de la rivière Cambronne dit tout bas aux grenadiers de casser la glace en faisant le moins de bruit possible et de le suivre ensuite. La glace cassée le chef de bataillon prit son sabre entre les dents et passa la rivière à la nage ainsi que les quatre grenadiers qui le suivirent. Lorsqu'ils furent de l'autre côté de la rivière Cambronne leur dit: Grenadiers, il faut mettre le feu dans la ferme qui est devant nous (ils n'en étaient plus qu'à 500 mètres environ) et vous battre avec le poste russe qui est dans cette ferme s'il s'avise de faire résistance. Ces ordres furent exécutés, sans que les Russes qui prirent honteusement la fuite, eussent osé tirer un seul coup de fusil. La ferme fut donc bientôt consumée, car elle était construite en bois de sapin et couverte en chaume. Les postes qui étaient sur la ligne voyant le feu qui consumait la ferme s'imaginêrent que l'ennemi venait les attaquer et prirent les armes; mais Cambronne envoya de suite un de ses quatre braves pour les rassurer.

Les Russes choisirent une nouvelle position qui n'était qu'à deux kilomêtres de la ferme dont ils venaient d'être débusqués, mais cette nouvelle position leur était bien moins favorable que la premiêre de sorte qu'ils n'essayèrent plus de surprendre nos postes avancés. Cambronne et les quatre grenadiers rentrèrent dans les bivouacs racontant à tous leurs camarades ce qui venait de se passer et riant aux éclats de la farce qu'ils venaient de faire aux Russes. Chacun applaudit et claquait des mains en criant bravo et regrettait sincèrement de n'avoir pas été du nombre de ceux qui avaient fait cet exploit.

Les Russes voulurent plus tard se venger de cet affront. On ne cessait de les plaisanter chaque fois que l'occasion se présentait, on leur criait en se moquant d'eux que cinq Français avaient fait débusquer de la ferme un poste de vingt et quelques Russes et peu

s'en était fallu qu'ils ne leurs missent le feu aux fesses. Ils vinrent donc un jour de grand matin pour nous attaquer. Ils étaient en force; ils passèrent la rivière en plusieurs points et se dirigèrent sur les bivouacs du 64e de ligne qui était sur notre gauche et avec lequel nous faisions brigade. Ils se jetèrent à l'improviste et à la bayonnette sur ce régiment qui n'eut que le temps de se retirer dans ses retranchements afin de s'y défendre, car les Russes étaient au moins quatre contre un Français. La fusillade se faisant entendre jusque dans notre camp, nous prîmes les armes et volâmes au secours du 64e qui se défendait vigoureusement, quoique bien inférieur en nombre. Lorsque nous fûmes à une portée de fusil, nous aperçûmes une masse nombreuse d'ennemis qui assaillait ce régiment de tout côtés. Nous arrivâmes sur eux en colonnes serrées et nous les attaquâmes avec tant de vigueur et sur la droite et sur la gauche de leur colonne qu'une grande partie de la colonne fut faite prisonnière. On poursuivit le reste la bayonnette dans les reins jusqu'à la rivière que quelques-uns passêrent à la nage et où plusieurs furent engloutis sous les eaux.

Les marmites du 64e régiment étaient sur le feu pour faire la soupe au moment où les Russes arrivèrent dans leur camp. Ces barbares prirent la viande et déchargèrent ensuite leur ventre dans les marmites, villénie qui exaspéra tellement ce régiment et ceux du corps d'armée dont il faisait partie qu'on mit en question si on ne ferait pas manger ce potage de nouveau goût à ceux qui avaient été faits prisonniers, vengeance qui fut rejetée par les trois-quarts et demi de nos soldats comme indigne de la nation française.

Le printemps arriva et nous reçumes ordre sur toute la ligne d'attaquer l'ennemi de tous côtés, depuis Tilsit à Ostrolenka. Nous partîmes donc de nos bivouacs la nuit et en silence et nous ne trouvâmes qu'à quatre lieues au-delà d'Ostrolenka l'ennemi qui battait en retraite sur la ville de Thikotine. Nous le poursuivions l'épée dans les reins la nuit aussi bien que le jour. Les Russes voyant donc que nous les suivions de prês firent embusquer de chaque côté de la route une bande de cosaques dans un bois où nous devions passer pendant la nuit. Ceux-ci tombèrent comme des brigands avides de sang sur le 10e hussard, qui était d'avant-garde, avant que ces derniers pussent les apercevoir assez-tôt. Ils se défendirent comme des lions, mais ils furent fort maltraités et sans notre infanterie qui les suivait de près et qui vint heureusement à leur secours ils eussent été égorgés tous, sans qu'il en échappe un

seul. Ce contre-temps ne nous empécha pas de continuer notre route et nous poursuivimes l'ennemi jusque de l'autre côté de Thikotine où nous arrivâmes la nuit. L'ennemi que nous poursuivions s'était retiré au-delà de la ville dans des marais où nous ne pouvions pénétrer que par un chemin peu praticable, ou sur des bateaux dans des canaux qui sillonaient ces marais. Le système des Russes étant de tout détruire quand ils battent en retraite, après avoir franchi ces marais ils avaient détruit les ponts et enlevé les bateaux pour nous arrêter. Ils avaient aussi brûlé les maisons, les brasseries et les ponts qui étaient sur la route où nous devions passer afin de retarder notre marche.

Le lendemain de notre arrivée dans la ville de Thikotine, le général russe Zouvarof qui commandait en chef et que nous poursuivions depuis Ostrolenka, fit dire à notre maréchal par un aide de camp qu'il était bien étonné que nous le poursuivions ainsi pour l'attaquer, vu que la paix était faite entre la France et la Russie. Le maréchal lui fit répondre qu'il ignorait la vérité de ce qu'il lui disait et qu'il continuerait de marcher contre lui avec son corps d'armée tant qu'il n'aurait pas reçu des ordres positifs. Or dans la même journée, notification fut faite de la part de sa majesté l'Empereur Napoléon de cesser les hostilités sur toute la ligne, et permission fut donnée à l'armée française de se reposer des fatigues qu'elle avait éprouvées dans les campagnes pénibles qu'elle venait de faire. Nous nous cantonnâmes donc dans le pays qui avait le moins souffert de la guerre et après quelques jours de repos on nous fit aller à Warsovie. Toutefois comme il y avait peu de vivres dans cette ville et dans les environs on nous fit partir pour la Silésie.

Nous quittâmes donc sans regret cette province sachant que la Silésie où on nous envoyait était un pays fertile où il y avait beaucoup plus de ressources qu'aux environs de Warsovie, et nous nous mîmes en route tout contents et tout joyeux, faisant retentir l'air de nos chansons guerrières et n'oubliant pas le petit couplet que voici :

Nous quittons la Pologne pour aller à Paris
C'est échanger l'enfer contre le paradis
Nous n'entendrons plus dire à ces gospodas
ou gnima cléba, zarra la vuda;
nous n'avons point de pain
mais l'eau trompe la faim.

En terminant ce chapitre disons un mot de Thikotine. Cette ville est située à l'entrée de grands marais, au milieu desquels se trouve la route de Moscou; les maisons y sont mal bâties et très basses, elles sont sans étages, et tous les habitants sont des Israëlites qui font le commerce. Ces juifs sont tellement défiants que les portes extérieures de leurs maisons sont en fer, protégées par des traverses qui sont aussi en fer, les terres sont peu fertiles; celles qui sont cultivées ne produisent que de l'orge, de l'avoine et très peu de seigle. Enfin les paysans de ces contrées également serfs, et aussi malheureux que ceux des autres parties de la Pologne.

Histoire de mon cousin
Chapitre 3e

Arrivée en Silésie--Breslow--Sollicitude de l'Empereur pour les soldats--Camp de Breslow--nous rentrons en France--
Bon accueil à nous fait par nos compatriotes--Nous partons pour l'Espagne--Arrivée à Bayonne--Férocité des Espagnols.

Le pays oô nous allions valait assurément mieux sous tous les rapports que celui que nous quittions. Nous arrivâmes à Breslow capitale de la Silésie à la fin du mois de septembre 1809; cette ville est très bien située et bien bâtie quoiqu'une grande partie des maisons soit en briques sur charpente. Breslow est fortifiée par des remparts et de larges fossés qu'on peut facilement inonder en prenant l'eau dans l'Oder par des canaux pratiqués à cet effet. En 1806 cette ville a voulu résister, elle soutint même un siège de quelques jours et ne se rendit qu'après avoir été sommée par le général français qui la menaça du bombardement en cas de refus. Les faubourgs de la ville au midi furent brûlés; les batteries qui étaient de l'autre côté de la ville et qui faisaient feu sur la cathédrale atteignirent le cadran de l'horloge, de sorte qu'un boulet de canon français resta dans le trou qu'il avait fait dans ce cadran entre onze heures et midi; ce boulet y était encore quand nous quittâmes ce pays en 8bre 1808.

Les cantonnements que nous avions à Breslow et dans les villages voisins de cette ville étaient non seulement pour nous reposer, mais aussi pour faire contribuer le pays. On fit donc habiller convenablement toute la troupe, on la munit de linge et de chaussures, car les soldats manquaient de toutes les parties de leur habillement qui avait été entièrement usé dans les bivouacs tant en

Prusse qu'en Pologne. L'Empereur Napoléon voulait que le soldat fut bien nourri dans les cantonnements: ordre était donnné de ne lui fournir que deux fois la semaine de la viande salée, les autres jours il devait recevoir de la viande fraîche. Il voulait aussi qu'il eut de bons pains, une boisson fraîche, de la bonne bière et de l'eau-de-vie de froment, qu'il fut enfin sainement logé et couché.

Nous restâmes huit mois dans ces cantonnements et on peut dire que le soldat y était heureux; il était aimé et respecté dans ce pays de tous les habitants, principalement du sexe, puisque les femmes en général préféraient danser avec les soldats français plutôt qu'avec les paysans silésiens. On aime beaucoup la danse en Silésie surtout la Walse (sic) et l'on se livre souvent à cet exercice.

La belle saison arrivant en 1808 nous quittâmes les cantonnements pour aller établir un camp à trois lieues de Breslow, du côté de la Hongrie et près des frontières de ce pays, et quand les bois de construction furent arrivés sur les lieux, nous nous mîmes à établir plusieurs rangées de barraques ainsi que des faisceaux d'armes. Tout le monde mit la main à l'oeuvre; officiers, sous-officiers et soldats travaillaient sous la direction des chefs supérieurs. Ce camp appelé camp de Breslow ou de Hisa fut promptement établi et attira la curiosité des habitants du pays qui venaient journellement nous voir. Il y en avait beaucoup qui apportaient quelque-chose aux soldats qui avaient été logés chez eux. Paysans et bourgeois tous étaient extasiés en voyant la bonne tenue de nos soldats dans leurs barraques, et la beauté de notre camp qu'ils savaient avoir été construit dans si peu de temps et par les soldats eux-mêmes. Il n'y avait dans ce camp que la division Suchet (Ière division); et la deuxième division de notre corps d'armée commandée par le général Gazan se trouvait au camp de briques aussi dans la Silésie. Ces deux divisions formaient le 5ème Corps commandé par le maréchal Mortier duc de Trévise.

On croyait que nous étions dans le camp de Hisa pour tenir en observation un ennemi vaincu qui avait été forcé de faire une paix humiliante avec la France et de payer sans ménagement tous les frais de la guerre, et on ne se trompait pas. Mais nous étions aussi pour exercer l'armée; en effet, il y avait parmi nous beaucoup de jeunes gens qui ne savaient pas l'exercice, puisqu'on n'avait pas eu le loisir de le leur apprendre avant qu'ils ne vinssent rejoindre l'armée. On exerçait donc toutes les troupes aux grandes manoeuvres dans

une vaste plaine peu éloignée du camp et on y faisait souvent la petite guerre, c'est-à-dire l'exercice à feu; et dans ces exercices notre général le comte Suchet nous faisait faire de grandes évolutions pour instruire les officiers. Artillerie, infanterie, cavalerie, tout se trouvait à ces manoeuvres, et on y restait toujours depuis le matin jusqu'au soir. On nous donnait ces jours-là en rentrant au camp une bonne ration d'eau-de-vie que nous avions assurément bien méritée; car on nous faisait courir avec le sac sur le dos comme si nous poursuivions l'ennemi, ou comme si l'ennemi nous poursuivait dans une déroute.

C'est lorsque nous étions au camp de Breslow que nous reçûmes de France des "schacots" (sic) pour remplacer le chapeau français dont nous avions été coiffés jusqu'alors. C'était la seconde réforme que l'on introduisait dans l'armée; déjà en 1807 pendant que nous étions en Pologne on avait supprimé la queue que portaient les soldats. la nouvelle coiffure que nous venions de recevoir toute ridicule qu'elle était, nous paraissait charmante; on trouve toujours beau ce qui est nouveau. On avait jugé le schacot (sic) plus convenable pour le militaire, et le soldat en était fier.

L'ordre arriva enfin de quitter le camp de Breslow et de sortir de la Silésie.Nous partîmes donc sans savoir où on nous conduisait, c'était le secret de nos chefs. Nous fîmes nos adieux à ces bons Silésiens qui paraissaient nous regretter et qui versaient même des larmes; mais leurs regrets n'étaient que des larmes de cérémonies, et leurs larmes, des larmes de joie plutôt que de tristesse; il y avait bien longtemps que nous foulions ces contrées et que nous les embarrassions. En quittant la Silésie la gaieté régnait dans tous les coeurs, le soldat parlait de la guerre que l'on allait faire sans savoir toutefois dans quel pays.

Nous traversâmes la Saxe et la Bavière et nous arrivâmes enfin sur les bords du Rhin que nous passâmes à Neuf-Brisach. Plus de doute alors que nous ne rentrassions en France, notre chère patrie, couverts de lauriers que nous avions gagnés à l'étranger.

Nos compatriotes qui avaient éventé le secret du gouvernement nous dirent en nous embrassant à notre retour que nous allions incessamment faire une promenade en Espagne; ils ajoutaient que nous aurions bientôt faits de mettre les Espagnols à la raison. Nous étions assurément tous bien décidés à donner une bonne leçon aux

habitants de la péninsule, nous croyions n'avoir que pour un déjeuner de toute l'armée espagnole, nous nous imaginions qu'il serait facile de mettre la paix dans ce pays, nous nous promettions de revenir ensuite en France avec de nouveaux lauriers sur nos Aigles afin de nous reposer pendant quelque temps.

Partout où nous passions à notre retour du Nord, on nous fétait dans les villes principales et on couvrait nos aigles de couronnes de fleurs, à Nancy par exemple, les autorités vinrent au devant de nous à une demi-lieue de la ville; on nous offrit un banquet que les chefs acceptèrent avec reconnaissance. Chaque régiment de notre division se rendit à ce repas frugal; on nous servit des pâtés de viande, des tartes sèches et des fruits, chaque soldat avait une bouteille de bon vin. Après le repas on distribua aux sous-officiers et aux soldats des cartes pour aller à la comédie, il y eut un bal pour les officiers. Nous devions être reçus de la même manière par toute les villes où nous devions passer, mais lorsque nous fûmes entre Nancy et Troyes en Champagne, nous reçûmes l'ordre de nous rendre en Espagne à marche forcée. On y avait grand besoin de nous. Partout les Espagnols avaient pris les armes et allaient en masse contre notre armée qui était peu nombreuse en ce moment et ne pouvait faire face à tant d'ennemis.

Nous commençâmes donc à marcher à grandes journées; nous partions de l'étape avant le jour, et souvent il était plus de deux heures en nuit que nous n'étions pas encore arrivés à notre destination, car nous faisions plus de deux étapes par jour. Notre corps d'armée venait comme beaucoup d'autres corps de faire les campagnes de Prusse et de Pologne. Nous étions bien habillés, bien aguerris et nous nous étions convenablement exercés dans les cantonnements de la Silésie. D'ailleurs on comptait sur notre valeur pour soumettre promptement les Espagnols conjointement avec les autres corps d'armée qui étaient en Espagne depuis déjà plus d'une année, qui avaient gagné plusieurs batailles et fait beaucoup de prisonniers. Ils avaient aussi conquis plusieurs provinces qu'ils occupaient militairement depuis quelques temps, et tenaient garnison à Burgos, Valladolid, Madrid etc ...

En passant par la Bourgogne, nous vîmes les Bourguignons descendre les côteaux de vigne par des sentiers étroits et le broc à la main nous apporter à boire sur la route où nous passions; plusieurs d'entre eux avaient fait plus d'une lieue pour venir à notre

rencontre et au moment où nous buvions à leur santé ils criaient à tue-tête: vive les soldats français! Vive l'armée française! Il faut convenir que les Bourguignons sont de bons patriotes et que dans tous les temps ils ont toujours bien défendu leur pays ainsi que leurs droits.

Notre route était longue; nous la faisions cependant assez gaiement. Enfin nous arrivâmes à Bayonne où on nous fit déjeuner en attendant notre artillerie et notre cavalerie afin de pouvoir entrer ensemble en Espagne. Les habitants de cette ville ont déjà l'accent Catalan ainsi que les coutumes si toutefois ils n'en ont pas les moeurs.

Nous apprîmes à Bayonne par des militaires français qui avaient été blessés en Espagne, que les Espagnols étaient des fanatiques effrénés et inhumains, qu'ils étaient aussi cruels que méchants et qu'il fallait bien s'en défier. Nous ne tardâmes pas à en juger par nous-mêmes de la vérité du récit que nous avaient fait ces militaires; car étant sur la route de l'autre côté de "Victoria"(sic), nous dirigeant sur Saragosse pour faire le siège de cette ville, nous aperçûmes que les habitants de cette contrée avaient presque tous quitté leurs maisons et qu'ils n'y avaient rien laissé, qu'ils avaient eux-mêmes emporté jusqu'aux meubles dans les montagnes inaccessibles à tous ceux qui n'en connaissent pas les issues: en effet ces montagnes sont hautes et forment des chaînes très longues dans lesquelles se trouvent des cavernes profondes. Nous trouvâmes aussi sur la route de Saragosse les cadavres de plusieurs soldats français que les paysans avaient égorgés; on en voyait d'autres qu'ils avaient pendus à des branches d'arbres à côté du chemin. Ces paysans fanatiques croyaient qu'autant de Français ils égorgeraient autant d'indulgences ils gagneraient. Il est à regretter que nous ayons à citer l'archevèque de Tolède pour avoir fait lui-même un petit catéchisme foudroyant contre l'armée française, et les paysans croyaient ce qui était renfermé dans ce catéchisme comme article de foi, et ils étaient persuadés qu'en mettant ces instructions à exécution ils servaient Dieu; voilà pourquoi ils assassinaient et égorgeaient les Français partout où ils les rencontraient, surtout ceux qui se trouvaient isolés des colonnes. Ce brigandage avait exaspéré toute l'armée française, il tardait à tous les soldats de pouvoir trouver l'occasion de venger le sang de tant de pauvres camarades si indignement égorgés.